

## Notre exploration de Pétra

Marie-Joseph Lagrange, des Frères Prêcheurs

In *Revue biblique internationale*,  
T. 6, n° 2, avril 1897, pp. 208-230.

*Kérak, mercredi 21 octobre*

Enfin nous partons demain pour Pétra !

Voir Pétra ! C'était un rêve, et puisque si souvent le rêve est plus séduisant que la réalité, ne valait-il pas mieux s'en tenir au rêve ? Non, car il y avait à Pétra plus qu'une occasion de méditer sur des ruines. Une grande inscription nabatéenne avait été signalée par Irby<sup>1</sup> et Mangles. Manquée par Laborde<sup>2</sup> et Robinson<sup>3</sup>, elle avait été imparfaitement copiée par le capitaine Frazer. Depuis, Palmer, Hull et d'autres voyageurs l'avaient cherchée sans succès et, ces dernières années, Pétra était devenue inabordable, à cause des guerres intestines des Bédouins. Le dernier poste du gouvernement turc au delà du Jourdain étant au Salt, le midi était livré à des discordes dont la chrétienté de Mâdaba avait beaucoup à souffrir. On n'était même plus au temps où Hull achetait pour une somme considérable le droit de passer quelques heures au ou. Mousa. La route paraissait fermée.

Cependant le *Corpus* des inscriptions sémitiques réclamait cette inscription, et ne pouvait-on pas en découvrir d'autres ? M. le Marquis de Vogüé, chargé des titres araméens, nous avait obtenu en 1890 une subvention de l'Académie des inscriptions pour aller à Pétra. Les lecteurs de la *Revue biblique* n'en ont jamais rien su, parce que l'échec fut complet.

Le meilleur plan paraissait alors de passer par le sud. Il était très simple, en apparence, de combiner ce voyage avec le retour du Sinaï. Nous l'essayâmes. Jusqu'à l'Akaba, ce fut un enchantement.

Pierre Loti, qui passa là l'année suivante, a décrit dans son *Désert* le charme vraiment prestigieux de cet itinéraire. Ce sont les plus belles pages

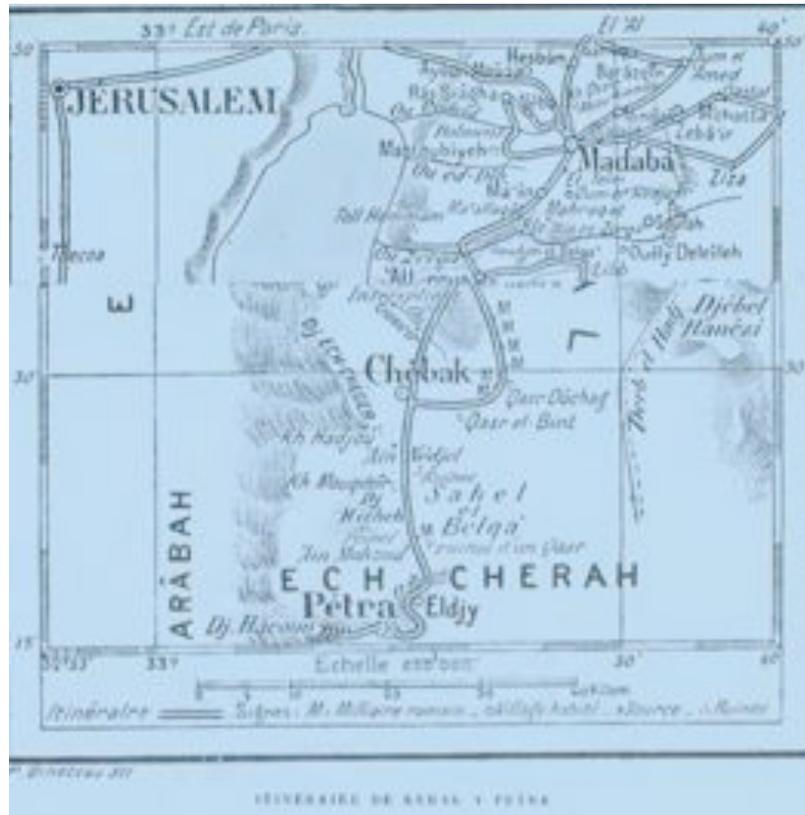
---

<sup>1</sup> Charles-Léonard Irby (1789-1845) et James Mangles (1786-1867) étaient tous deux officiers de la Royal Navy.

<sup>2</sup> Léon de Laborde (1807-1869), archéologue français.

<sup>3</sup> Edward Robinson (1858-1931), assyriologue américain.

de son livre. Il n'y a pas à peindre après lui, n'est-ce pas, les collines roses d'Arabie, la mer sans voile, l'oasis tranquille de Nouéba où les palmiers se bercent si doucement, tout ce rideau séduisant qui lui a caché l'histoire. Mais l'Akaba nous réservait, comme au célèbre écrivain, une amère déception. Nous entrions sur le territoire des Alawin, il fallait emprunter



leurs chameaux pour passer outre. Or leur cheik, Mohammed ibn Djad, vulgairement Abou n'Djad – dont Loti n'aurait pas dû faire le cheik de Pétra –, était en guerre avec les tribus du ou. Mousa. Il refusa net de nous conduire, et s'enfonça dans le désert sans guides, sans montures, sans eau, sans provisions de bouche, était mille fois plus dangereux que d'affronter les balles. Abou n'Djad est vraiment un fils du désert : il a de la tenue, les yeux clairs, des manières aisés ; il est fier de sa noblesse, mais fataliste comme tous les autres. Il nous demandait un prix énorme, même pour rentrer directement en Palestine. En vain, je lui conseillais de baisser ses prix pour attirer du monde. « Je prends, disait-il, ce que Dieu me donne ! » Et comme j'insistais ; « Tout ce que tu dis, conclut-il, c'est comme si tu voulais faire de la soupe en remuant une cuiller dans de l'eau. » « Eh bien, fis-je en retournant mes poches pour lui rendre son symbolisme, tu auras

beau les secouer, tu n'en feras pas sortir des livres anglaises. » Il finit par se contenter d'un acompte et de ma parole. Nous partîmes avec vingt francs en caisse pour douze personnes, sans trouver l'occasion de les dépenser pendant neuf jours, et à Gaza nous pûmes faire honneur à nos engagements.

Dans le second voyage au Sinaï, nous ne pouvions plus songer à nous jeter dans cette souricière de l'Akaba : la même déception nous attendait à Nachel, où l'on n'avait pas encore connaissance des importants changements survenus dans le pays.

Dès le mois d'octobre 1893, le gouvernement turc avait pris possession de Kérak : c'est, comme on sait, le point le plus important de la région, le nid d'aigle d'où l'héroïque Renaud de Châtillon bravait impunément les armées de Saladin. Les Bédouins du désert, depuis Gaza jusqu'à l'Est inconnu, se sentirent atteints par cette surprise, et résolurent de tenter la résistance à Chobak. Mais dans le courant de l'année dernière, le commandant de Kérak amena du canon en face de la place. Quand on eut tué une cinquantaine d'Arabes, le reste se débanda et désormais le pays à l'est du Ghor est complètement pacifié.

Il est facile de prévoir que l'excursion de Pétra va devenir à la mode : déjà plusieurs personnes de Jérusalem avaient fait le voyage, on y avait séjourné, mais de l'inscription, pas de nouvelles. Nous résolûmes d'en faire le but de la caravane biblique d'automne, et traversant le Jourdain, visitant Madaba, Machéronte, et franchissant l'Arnon, nous étions arrivés au Kérak<sup>4</sup>. Le moment était décisif. Le nouveau gouverneur, arrivé depuis quelques jours, nous permettrait-il de visiter les ruines et le Néby Haroun que Josèphe assimilait déjà au mont Hor ? Le congé fut donné de bonne grâce, mais à la condition de prendre deux cavaliers pour escorte. Ce mode de voyager a ses avantages : il met à l'abri des importunités des Bédouins et assure aux voyageurs une pleine sécurité. Rien de mieux pour de simples touristes. Mais alors il faut renoncer à voir de près les gens du pays. Les uniformes leur inspirent une répugnance presque comique. C'est à peine s'ils se laissent aborder ; les questions sur le pays, toujours suspectes, deviennent importunes. Ils ne répondent rien, ou s'ils engagent la conversation, un soldat ne tarde pas à s'y mêler et tout est dit. Pour cette fois il fallait se résigner ; le rendez-vous est pris pour demain matin avec deux Circassiens d'Ammân devenus fidèles serviteurs du Sultan.

#### *Jeudi 22*

---

<sup>4</sup> On a publié sur cette contrée plusieurs récits de voyage. Je n'ai pas cru devoir insister. On trouvera l'itinéraire complet en appendice avec quelques notes. [Ces documents n'ont pas été reproduits dans le présent exemplaire.]

Nos tentes étaient dressées – le croira-t-on ? –, sur le toit du pauvre presbytère latin de Kérak.

Malgré l'exode qui a conduit aux ruines de Mâdaba les Bédouins et les fellahs catholiques du Kérak, quelques familles sont restées, et cette petite chrétienté grandit maintenant en paix. C'est d'ailleurs la plus indigente des missions de Terre sainte. Le presbytère est construit en pierres sèches et l'église ne vaut pas mieux. Ce n'est pas sans un serrement de cœur que nous prenons congé de ces braves gens. Déjà nos deux cavaliers sont là, cravachant sans pitié les curieux qui nous barrent le chemin.

On descend du Kérak à l'est de la citadelle, puis on remonte dans la direction du sud. La route est monotone ; d'immenses champs jaunis, des tentes de Bédouins, quelques ruines, un ouély... Après trois heures environ de marche sur les plateaux, on laisse à gauche la voie romaine pour descendre dans une vallée secondaire qui conduit à la crête escarpée du ou. el-Ahsa. Cette énorme coupure produit beaucoup moins d'effet que le ou. Modjeb (Arnon) ; ici les pentes du sud remontent doucement, tandis que les deux rives de l'Arnon sont également abruptes. Cependant la rampe du nord n'est pas moins raide et guère moins profonde environ huit cents mètres. Il est impossible que ce ouady n'ait pas été un point de démarcation important.

Aujourd'hui, il sépare le pays de Kérak du Jabal, l'ancienne Gebalène, région montagneuse qui appartenait sans conteste au pays d'Édom. Au fond de la vallée, entre les tamaris et les lauriers roses, coule une petite rivière, qu'on appelle ici un grand fleuve – et avec raison, puisque aussi bien le lac Asphaltite où il va se jeter a pris le nom de mer Morte.

Nous n'étions qu'à cinq heures et demie de Kérak, mais les mules, chargées de bagages, étaient exténuées de la descente ; d'ailleurs, il n'y a plus d'eau sur la route jusqu'à Tefiléh ; il fallut camper.

### *Vendredi 23*

Deux heures de montée mènent au sommet du plateau, dont on suit maintenant les ondulations maussades ; après une heure, le Kh. Noh ou Noha, ruine ancienne mais commune. Tout à coup, l'horizon se découvre à l'Ouest. C'est un nid de verdure d'où émerge la colline isolée qui porte Tefiléh. Plus à l'ouest, Sellafeh se couche sur la montagne, appuyé sur des oliviers. Il faut descendre, puis remonter, mais à travers les eaux vives qui

jaillissent de partout, faisant surgir de ce sol qui paraissait ingrat, oliviers, figuiers, amandiers, citronniers et grenadiers.

Du village, on voit en pleine lumière l'extrémité sud de la mer Morte, dont le djébel Ousdoum dessine la rive ouest comme une baleine échouée ; mais en face de cette masse grisâtre, les roches roses, pourprées, jaunes, violettes, enchâssent les eaux bleues.

Rien d'ancien à Tefiléh, sauf quelques pierres taillées. Tefiléh est-il mentionné dans la Bible ? Cela dépend du sens qu'on donne au verset premier du Deutéronome où on voit figurer Tophel. Malheureusement, ce passage est comme un petit bloc erratique qui ne peut être à sa place. Cependant ce n'est pas, comme le veut Dillmann, un fragment d'itinéraire : c'est la détermination d'un point qui pourrait être le lieu de la mort d'Aaron. Dans ce petit problème topographique, Tophel serait évidemment à l'est de Pharan et même de l'Araba, par conséquent, il correspond à Tefiléh que son admirable situation et sa vallée rendaient bien propre à servir de point de repère<sup>5</sup>.

Nous quittons Tefiléh, de l'eau partout. Oh ! Qu'on n'imagine pas les torrents bondissants des Alpes ou des Pyrénées, mais enfin de l'eau, la petite source claire et saine qui fait naître un tapis de gazon et disparaît. Les montagnes escarpées qui paraissent à l'horizon vers le sud font déjà partie du Chéra : avec les broussailles qui les couvrent – spectacle nouveau, fertilité ignorée –, elles paraissent revêtues de duvet, et c'est peut-être l'origine du mot *Séir*, le mont *poilu* : à l'ouest, l'Araba descend encore vers la mer Morte comme un grand fleuve de sable jaune qui borde le désert bleu. On tourne à l'est, et l'on aperçoit Bseira, campée sur un promontoire qui s'élargit comme une épaulette et rattachée à la montagne par un passage étroit. C'est bien l'ancienne Bosra et la position est digne de la capitale des Édomites. Aussitôt se présente à toutes les mémoires le célèbre passage d'Isaïe que l'Église applique au Sauveur : *Quis est iste qui venit de Edom, tinctis vestibus de Bosra ?* (Is 63, 1).

« Quel est celui qui vient d'Édom,  
Aux vêtements écarlates, de Bosra<sup>6</sup> ?  
Il est splendide dans son costume  
Fier de la plénitude de sa force.  
– C'est moi qui prononce avec justice,

---

<sup>5</sup> Dans la prononciation actuelle le *t* n'est pas emphatique (contre Dillmann), l'homophonie est donc parfaite.

<sup>6</sup> Je ne puis me décider à admettre la séduisante correction de Lagarde : « Quel est celui qui vient tout rouge, les vêtements plus écarlates qu'un vendangeur », parce que la pointe du morceau paraît être justement le jeu de mots entre Édom et rouge, et parce que le parallélisme est ainsi plus parfait.

Et qui ai le pouvoir de sauver.  
– Pourquoi donc ton costume est-il rouge,  
Et tes vêtements comme ceux d'un fouleur dans le pressoir ?  
– La cuve, je l'ai foulée seul,  
Et parmi les peuples nul n'était avec moi.  
Je les ai foulés dans ma colère,  
Je les ai pressés dans ma fureur,  
Et leur sève a jailli sur mes vêtements,  
Et j'ai souillé tout mon costume...

Bosra existe encore, un village occupe une partie des ruines. À l'est, et déjà sur le plateau le Kharbet ed-Debbeh couvre une étendue considérable, et plus haut encore un groupe mégalithique domine Debbeh, Bseira et le désert. Le principal monument est un dolmen.

Une grosse pierre longue, assise sur deux autres, est sillonnée à l'ouest par une rainure, et par devant se trouvent deux pierres taillées dans une situation symétrique, comme les bases d'une estrade. Si cette explication est juste, le dolmen serait un autel regardant l'Orient.

Encore trois quarts d'heure, trois heures et demie depuis Tefiléh et nous sommes aux ruines de Gharandal, arrosées par une source abondante dont les eaux ont été autrefois soigneusement captées. Les débris des anciennes constructions couvrent les pentes de la montagne qui forme ici plutôt une esplanade qu'une colline ; les pierres sont parfaitement taillées, et sur le point le plus élevé une grande enceinte, où les colonnes se dressent ou gisent en désordre, atteste l'ancienne prospérité. Rien n'est distinct : église ou temple ? Ces pauvres débris amoncelés ont une mélancolie particulière, parce qu'ils représentent un plus grand effort. Au fond de ce désert, la civilisation, apportée par Rome, s'était épanouie dans le christianisme. L'évêque d'*Arindela*, Macaire, était l'un des quarante qui confirmèrent à Jérusalem, en 536, le concile tenu à Constantinople l'année précédente par le pape saint Agapit. Grâce à la paix romaine, les villes avaient quitté les sommets escarpés pour s'étendre à l'aise dans des sites plus ouverts. Tout a été détruit, et presque d'un seul coup ; c'est l'œuvre du glaive.

« Le glaive de Yahvé est plein de sang,  
Il regorge de graisse,  
Du sang des béliers et des boucs,  
De la graisse des reins et des béliers.  
Car il y a un sacrifice à Yahvé dans Bosra,  
Une grande immolation dans le pays d'Edom...  
Et ses torrents se changeront en poix,  
Et sa poussière en soufre,  
Et sa terre deviendra une poix,  
Brillant la nuit et le jour.  
Jamais elle ne s'éteindra,  
Sa fumée montera de génération en génération,

Elle sera dévastée, aux siècles des siècles.  
Personne n'y passera<sup>7</sup>

Près de la mer d'Asphalte aux rives empestées par le soufre, à quelques heures de Sodome, ces paroles enflammées deviennent précises et sont plus lugubres. On n'est plus tenté d'y voir, comme quelques savants dans leur cabinet, une rhétorique de décadence. La justice de Dieu a passé ; la nature continue sa marche tranquille, et déjà le soleil couchant embrase les sommets du désert.

### *Samedi 24*

On suit la route romaine qui tourne d'abord habilement certaines aspérités de la montagne, puis va droit dans d'immenses plateaux. Aucun milliaire. On se rappelle que les pèlerins passaient là autrefois, maintenant le *Derb el-Hadj* est à cinq ou six heures à l'est, au pied du Dj. Hanési qui se profile en noir sur le bleu très doux des collines ondulées. Rien sur le chemin qu'une petite source, Aïn et-Tariq, et un arbre tellement seul qu'il a son nom *Chajar et tayar* (l'arbre de l'oiseau de proie). Il ombrage quelques ruines insignifiantes. Chobak paraît déjà, et les paris s'engagent sur le temps qu'il faudra pour y arriver. Une vallée profonde s'entrouvre tout à coup et donne tort à ceux qui tenaient pour la moindre distance. La voie romaine en fait le tour, et dès lors ses milliaires se succèdent régulièrement de quart d'heure en quart d'heure. Mais les inscriptions ont été rongées par les eaux ou dévastées par les marques grossières des tribus.

Nos tentatives pour les déterrer ne permettent de relever que quelques lettres. Cela suffit néanmoins pour constater que ces milliaires ne sont pas ceux de Trajan. Sa grande route passait plus à l'est, comme l'a prouvé d'ailleurs la découverte par M. le docteur Musil, étudiant à l'École, d'un groupe de milliaires<sup>8</sup>.

En présence de cette voie vraiment royale, large, solidement bâtie, dont les pavés demeurent intacts dans ce désert inculte, avec ces milliaires soigneusement taillés, les moins romanistes s'avouent vaincus. Pour mesurer la puissance de cet effort il faut revenir à la sente moderne, à la piste arabe avec ses petits tas de cailloux pour indiquer le chemin aux endroits douteux.

Mais on se lasse vite du grandiose et du réglé quand on cherche du nouveau ; nous suivrons la voie romaine au retour, descendons dans le

---

<sup>7</sup> Is 34, 6-10.

<sup>8</sup> Ce point sera traité à part.

vallon et montons droit à Chobak qui semble fuir et provoque depuis si longtemps nos regards.

La descente est assez abrupte, et il est difficile de passer à travers des blocs de grès d'un rouge foncé ou noirâtre. Mais ces blocs de grès nous les avons déjà vus ; ils tapissent les pentes de certains ouadys du Sinaï, où ils sont souvent couverts d'inscriptions... et voilà que justement le même phénomène se produit. On remarque des inscriptions grecques et nabatéennes légèrement gravées. Il est impossible de les estamper, et copier cette mauvaise écriture de gens pressés n'est pas chose facile. D'ailleurs elles sont en petit nombre. Le ouady se nomme ou. Goueir. Un coup d'œil sur la grande carte anglaise suffit pour montrer qu'il ne s'agit pas ici de ce qui est noté comme *inscriptions* dans le ou. Goueir. Ces dernières ne sont que des marques grossières, celles des Haouetât, ou des graffites arabes. — Donc, celles de Chobak n'ont pas encore été notées.

À côté des inscriptions, on trouve comme au ouady Mokatteb, des chameaux montés, des chevaux, des béliers à grandes cornes. Les ressemblances dans l'écriture et dans le style ne laissent aucun doute : les artistes appartiennent à la même école. Pourquoi ont-ils écrit et dessiné ici comme dans les vallées du Sinaï ? N'était-ce pas encore des pèlerins qui allaient au Néby Haroun, déjà célèbre au temps de Josèphe ? Que si ce grès rouge a seul gardé leurs traces, c'est sans doute qu'il est exceptionnellement dur. On ne peut, comme le grès ordinaire, le réduire en poussière : il est comme vitrifié. Mais je demande grâce aux minéralogistes pour cette expression probablement incorrecte. Au fond de la vallée, un ruisseau abondant descend de Chobak. On le remonte. La ville, qui de loin paraissait au niveau des montagnes, se détache maintenant, isolée de tous côtés par de larges vallées. Elle est presque exactement ronde, entourée d'un mur demeuré debout. Une des assises est tout du long recouverte d'une inscription arabe en style fleuri du quatorzième siècle. Une ligne d'écriture au milieu de la muraille : voilà bien les *gens du livre*, qui placent le Coran sur leurs remparts comme une défense et un chant de triomphe. Aujourd'hui cependant Chobak est humiliée ; le canon turc n'a pas respecté le Coran. Un de nos cavaliers a pris part à la guerre de l'année dernière, on dirait qu'il est encore dans le feu de l'action. Voici les mesquines tranchées exécutées à la hâte par les Arabes ; là était le canon turc, plus loin les tentes innombrables des Bédouins. Notre héros constate que si quelques Turcs ont été tués, les Tcherkesses de sa tribu ont été indemnes, ce qui est pour lui l'essentiel. Il est prêt à recommencer, et le montre clairement aux fellahs du village qui ne se lèvent pas assez tôt sur son passage.

Un vieux scheik se présente en tremblant : il se fait petit, il baise les mains, il voudrait baiser les genoux ; ils nous promène partout, mais hélas !

Rien ne rappelle le souvenir des Croisés. Un seul souvenir est resté : un magnifique linteau (deux mètres quatre-vingts), qui surmontait peut-être la porte d'une église. Il a été martelé, sans doute parce qu'il contenait une croix, et ce n'est qu'aux extrémités qu'on peut encore lire : UGO VICE . . . . .  
QUI . . . . . MCXVIII.

J'avoue que le X de la date est fort incertain, et je lirais plutôt 1108, si nous savions que Montréal a été fondé en 1115 par Baudouin I<sup>er</sup> : les historiens des Croisades sont unanimes sur ce point. Dès la première année de son règne, se trouvant à l'étroit dans son petit royaume, le roi poussa jusqu'à Pétra avec quelques chevaliers. Mais ce n'était là qu'une hardie chevauchée de reconnaissance ; l'occupation régulière ne vint que plus tard. Il faut reconnaître que le site était bien choisi, et la description de Guillaume de Tyr sur la force naturelle du lieu, sur sa richesse et ses agréments est vraie à la lettre. Nous sommes trop souvent élevés dans l'ignorance ou le mépris des grandes choses qu'ont faites nos pères en Orient. On sait les dates des principales Croisades, mais on ne connaît pas l'histoire du royaume latin de Jérusalem, et c'est dans ce petit royaume que se sont montrées avec le plus d'éclat les qualités maîtresses des Francs. Les grandes expéditions, généralement mal combinées, plus mal dirigées, ont échoué misérablement, moins contre les forces musulmanes que contre les difficultés naturelles du pays que la robuste énergie des chevaliers défiait à plaisir. Il en était tout autrement des Francs établis en Palestine. Au lieu d'affecter pour les Grecs un mépris qu'il fallait payer avec usure, ils cherchaient à utiliser leurs forces très réelles. Ils savaient profiter des admirables ressources du sol et se mettre en garde contre ses pièges. Le contraste est saisissant entre la savante campagne d'Amaury, qui s'était presque rendu maître de l'Égypte avec une poignée d'hommes, et le pitoyable échec de saint Louis.

Le château de Montréal, dominant un pays fertile, boisé et bien arrosé, commandait les deux seules routes commerciales possibles, les deux voies romaines dont nous avons parlé ; il protégeait un commerce qui se faisait en barques sur la mer Morte, et permettait de s'étendre jusqu'à la mer Rouge, où Renaud de Châtillon osa armer une petite flotte pour menacer Médine. Ces téméraires qui se lançaient avec quelques chevaux en terre ennemie, ne maniaient pas moins habilement la truelle que le glaive. L'agriculture elle-même se développait en dépit des guerres incessantes et l'on exportait jusqu'en Chypre « le sucre de Montréal »<sup>9</sup>. Braves gens ! Et il se trouve parmi leurs fils des écrivains qui démontrent correctement la supériorité de

---

<sup>9</sup> Emmanuel Guillaume-Rey, *Les colonies franques de Syrie aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles*, éd. Picard, Paris, 1883, p. 395 et suivante, et *Revue de l'Orient latin*, 1896, pour la série des « Seigneurs de Montréal et de la terre d'outre-le-Jourdain ».

la civilisation arabe sur la barbarie du Moyen Âge ! Patience, on nous promet un bateau qui fera « le tour de la mer Morte » !

Essaierons-nous de retrouver à Chobak un site biblique ? Il est certain que les croisés y ont reconnu les traces d'une ancienne forteresse. Foucher de Chartres, observateur judicieux et compagnon de Baudouin I<sup>er</sup> dans sa rapide course au ou. Mousa, s'exprime ainsi : *Eo anno (1115) profectus in Arabiam rex aedificavit castrum unum in monticulo quodam quo repperit situ forti a prisco.*<sup>10</sup> » Il n'est pas question ici d'une position naturellement forte depuis longtemps, cela ne signifierait rien. Cette ancienne place ne pouvait être que romaine ; les Romains, ayant là une route, n'ont pu négliger ni les eaux de Chobak, ni sa position qui commande la descente dans l'Araba. Or, précisément, Eusèbe place une garnison romaine à environ quinze milles de Pétra, dans la Gébalitide, par conséquent vers le nord<sup>11</sup>. Mais alors nous ne sommes pas loin d'un site célèbre. Pour Eusèbe, ce lieu s'appelle encore de son temps Theiman, et n'est autre que l'ancienne Theiman, ville importante du pays d'Édom, renommée pour la sagesse de ses habitants (Jr 49, 7). Theiman d'après Ézéchiel, serait plutôt au nord du pays d'Édom, étant opposé à Dedân qui devait être à l'extrême sud (Ez 25, 13). Dans Amos, Theiman est mis en rapport avec Bosra : « J'enverrai le feu à Theiman, et il dévorera les palais de Bosra » (Am 1, 12)<sup>12</sup>. La proximité de Bseira est encore favorable à Chobak. On peut ajouter que les trois points les plus remarquables du pays d'Édom sont Bseira, Chobak et le ou. Mousa : ne sommes-nous pas conduits à les identifier aux trois lieux les plus connus par l'Ancien Testament, Bosra, Theiman et Séla ? Mais comme il doit y avoir près de vingt milles de Chobak à Pétra, je n'ose conclure.

Chobak n'est pas à moins de 1 200 mètres au-dessus du niveau de la Méditerranée, et ce n'est pas ici que poussaient les cannes à sucre dont elle faisait le commerce. Les plantations ne manquaient ni d'eau ni de chaleur à l'extrémité de la mer Morte, dans le Ghôr Safieh. Sur la montagne le froid est assez vif pendant l'hiver. De chaque côté du cône isolé sur lequel est assis le village, une source abondante sort du rocher et un gros ruisseau arrose le plateau qui lui fait face. La source principale, Ras Aïn-Nedjel, est à une demi-heure au sud. C'est là que nous campons, n'ayant aucun souci de gagner Pétra en étapes de cavalerie.

---

<sup>10</sup> Bongars, p. 426.

<sup>11</sup> Saint Jérôme change cette distance en cinq milles, ce qui nous mettrait tout à fait en dehors de la Gébalitide.

<sup>12</sup> Abdias (verset 9) cite Theiman en parallèle avec la montagne d'Ésaü, et le met au masculin, ce qui indiquerait plutôt une tribu qu'une ville, mais cela peut s'entendre aussi d'un point important, habité par une tribu.

*Dimanche 28*

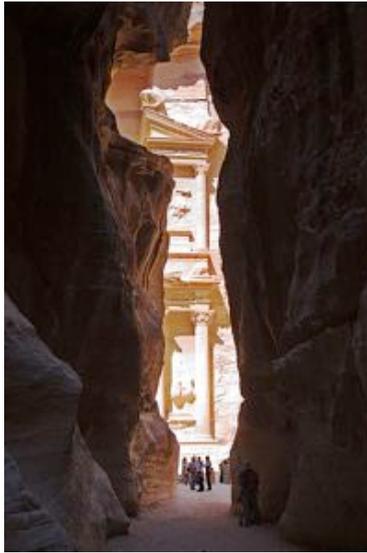
Il en coûte de se mettre en route le jour du Seigneur. On compte bien cependant ne marcher qu'une demi-journée. La voie romaine, quoique moins bien tracée, est encore visible. Les milliaires sont très rares, ils ont généralement été brisés, et ce n'est qu'à une demi-heure du col qui domine Pétra que nous pourrions lire quelques lettres sur deux fragments.

Elles n'ont rien des grasses majuscules de Trajan. Décidément, la voie construite lors de l'annexion passait plus à l'est. Celle que nous suivons était presque à la lisière des pentes du Ghor. On aperçoit un arbre, puis deux, puis toute une forêt de térébinthes. Cela dure une demi-heure, et quoiqu'on ne soit pas obligé de se frayer un passage à coups de hache – nous n'en sommes pas là –, c'est un vrai bois et de vrais arbres, aux bras nouveaux, au feuillage dense et encore vert.

Un explorateur du fleuve des Amazones se plaint de la végétation désordonnée et rêve de plaines de sable où les chameaux marchent en file... Oh ! Ne disons pas de mal des arbres ! La source ne manque pas à la fête ; elle arrose un tapis de gazon et de cresson : Aïn Mahzoul. Encore trois quarts d'heure, on approche du bord du plateau, un col s'ouvre, voici la masse rocheuse où gît Pétra ; le Néby Haroun lui forme un gigantesque écran, dominé lui-même par l'immensité de la plaine bleue qui fuit derrière lui. Je voudrais bien rendre cette situation, car elle est unique et donne du jour sur tout ce que l'histoire nous dit de Pétra, *la Roche du désert*.

Qu'on se représente donc une immense masse de grès, dominée à l'est par la hauteur uniforme des grandes plaines d'Arabie, et terminée à l'ouest par une sorte de bourrelet, élevé comme un mur : ce sont les sommets du Néby Haroun et de Ed-Deir. Cette masse de grès est donc déjà encaissée et se présente au regard comme une marmite pleine de fonte figée et ballonnée, coupée de profondes crevasses, et c'est dans une de ces crevasses qu'il faut pénétrer pour atteindre Pétra. Il est impossible de soupçonner ce repaire. En arrivant aux premiers grès taillés en façades, on croit être au terme ; voici d'ailleurs la source, Aïn Mousa, qui alimente un ruisseau considérable. Des oliviers, des figuiers, plantés en amphithéâtre, sont la propriété des Bédouins dont les tentes sont proches. Des soldats en tournée pour lever l'impôt prétendent nous empêcher d'entrer au ouady Mousa. La vue de notre escorte les décourage. Mais nous n'y étions donc pas ? En effet la caravane continue sa marche le long du ruisseau. Les berges se rapprochent et forment bientôt une gorge profonde, creusée dans la masse du grès. On chemine dans l'eau, à travers les lauriers-roses ; à droite et à gauche, des falaises, hautes de plus de cent mètres, laissent un étroit passage. De toutes les fissures la verdure jaillit et s'élanche, et dans cet abîme qui serait en

Suisse ou en Tyrol sombre et horrible, la lumière tombe et se répand sur les rochers de pourpre aux veines bleues. Çà et là des traces de canaux, des débris de dalles, des graffites, indiquent que le ruisseau avait été élevé pour laisser place à une voie régulière ; mais on oublie le travail des hommes dans ce merveilleux ouvrage de la nature. Après vingt minutes un rayon plus intense traverse la gorge, illuminant une petite vallée transversale, et droit en face, un palais sculpté dans la paroi rose apparaît radieux... C'est le Khazneh.



Je ne conseille à personne de lire les *Mille et une Nuits* avant de venir en Orient, on y trouvera trop de bouges où l'on avait rêvé de palais ; mais pour cette fois le conteur arabe serait au-dessous de la vérité. C'est vraiment l'œuvre des Djinns qui surgit dans le chaos. Cette apparition lumineuse avec ses colonnes, ses statues, ses guirlandes au milieu des fleurs, est imprimée sur la montagne comme le sceau des génies. Ce n'est pas qu'on puisse comparer le Khazneh aux chefs-d'œuvre de l'art grec. Mais on n'y songe même pas, la baguette du magicien n'est pas soumise aux mêmes lois que la règle et l'équerre. On serait plutôt étonné que les architectes n'aient pas cédé à leur fantaisie capricieuse en creusant ce fastueux tombeau. Car le Khazneh est un tombeau, et dans tout le Ouady Mousa nous ne verrons guère autre chose. La gorge, un moment entr'ouverte, se resserre pendant encore dix minutes. Enfin le *sik* s'ouvre, la vallée s'élargit, puis devient une plaine ; cette fois nous sommes à Pétra.

C'est bien le site que Pline a décrit avec une précision pittoresque : *Deinde Nabataei oppidum includunt, Petram nomine, in convalle, paulo*

*minus duum mill. passuum amplitudinis, circumdatum montibus inaccessis, amne interfluente*<sup>13</sup>.

D'ailleurs Strabon l'avait déjà dit : « La métropole des Nabatéens est nommée Pétra ; elle est située sur un sol d'ailleurs égal et uni, mais gardé d'un cercle de rochers, en dehors escarpés et à pic, en dedans fournissant des sources abondantes pour l'irrigation et le jardinage. Au delà de cette enceinte la région est déserte, surtout du côté de la Judée. De là, il faut au plus court trois ou quatre jours pour Jéricho, cinq jours pour *Phoinicon*<sup>14</sup>. »

Tout cela concorde très bien, et on peut maintenant se représenter l'impression que devait causer aux Israélites la position de Pétra. La péninsule du Sināï, depuis Aïn Kedeis, forme un chaos de montagnes stériles qui, peu à peu, s'abaissent vers l'Araba, immense vallée qui fait suite à celle du Jourdain, semblable à un fleuve de sables brûlants.

Puis, la montagne se relève d'un seul coup, abrupte, dominant la vallée de plus de mille mètres, c'est le Néby Haroun ; derrière lui notre enceinte, creusée dans le rocher comme un nid, car le grès s'élanche de nouveau et forme entre la petite oasis et les montagnes d'Arabie une barrière infranchissable, sauf l'étroit passage du ruisseau. Ce nid caché dans la pierre, c'était le refuge des fils d'Ésaü, le point le plus inaccessible du mont Séir ; sur le sommet qui le révèle de loin au regard, le Néby Haroun, la tradition, au moins depuis Josèphe, plaçait le tombeau d'Aaron, en l'identifiant avec le mont Hor sur lequel le frère de Moïse était venu mourir.

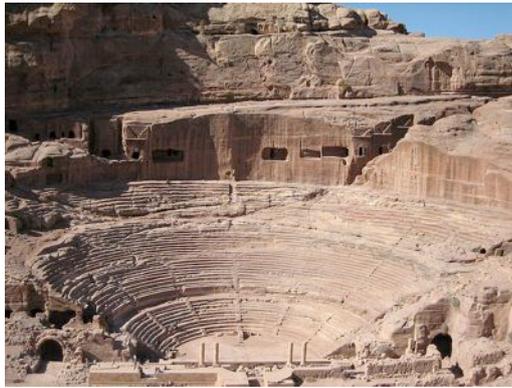
Nous sommes au cœur de cette forteresse naturelle : essayons pour ce soir de nous rendre compte de son aspect général. Ce terrain égal et uni dont parle Strabon est profondément vallonné ; à moins de suivre le ruisseau qui le traverse, il faut sans cesse monter et descendre. Les débris accumulés y sont pour quelque chose, mais le sol a toujours été accidenté ; c'est une plaine par comparaison. On aperçoit quelques traces de construction, mais ce n'est pas là ce qui attire le regard. De quelque côté qu'on se tourne, la montagne a été taillée et présente une suite de façades dans lesquelles le style nabatéen alterne avec les ordres grecs prodigués avec plus de luxe que

---

<sup>13</sup> Pline, *Histoire Naturelle*, VI, 32. Lorsqu'il ajoute que Pétra est à 600 milles de Gaza et à 135 du golfe Persique, les chiffres sont évidemment altérés. [Les Nabatéens, dont le territoire renferme Pétra au centre d'une vallée de près de deux milles de largeur, entourée de montagnes inaccessibles.]

<sup>14</sup> Strabon, *Géographie*, XVI, *L'Arabie*, IV, 21. Quatre jours pour Jéricho, c'est peu, mais c'est faisable avec de bons chevaux. Cinq jours pour le Phoinicon ou la Palmeraie, cela conduit à Nachel, car pour le Phoinicon de Diodore (Tôr sur le golfe de Suez), il faudrait beaucoup plus, et on ne voit vraiment pas pourquoi Strabon aurait été chercher ce point de repère de l'autre côté de la péninsule. Nachel s'explique parce que c'est la route d'Égypte. Cf. *Revue biblique*, 1896, p. 638.

de bon goût. La pierre n'a gardé sa libre allure qu'au-dessus des atteintes de l'homme. Partout où s'ouvre une petite vallée, elle est bordée de pilastres. Si le rocher est trop étroit pour se prêter aux développements de l'architecture, il est encore percé de cavernes artificielles. Inutile de dire que le théâtre est, lui aussi, façonné dans la montagne, car les Romains employaient volontiers ce mode économique. Mais on croirait que ses gradins sont encore couverts d'un riche tapis ! Non, c'est la couleur du grès, rouge – surtout rouge –,



mais blanc, bleu, violet, jaune, avec des veines si fines et d'un dessin si capricieux qu'on dirait d'une tenture brodée. C'est une illusion véritable qui se reproduit sur plusieurs façades et même à l'intérieur des tombeaux où les stries formées par le pic imitent la trame d'un tissu. Ça et là un escalier monte d'un édifice à l'autre, des canaux circulent au flanc des rochers pour ramasser les eaux de pluie. Et tout ce travail, sauf le théâtre, a été employé à des tombeaux ; oui, tous ces édifices sont des tombeaux. On n'a pu le croire, on a dit que les plus beaux du moins étaient des temples ; mais ils sont tous sur le même plan ! Le théâtre même est creusé en face des tombeaux, et il y en a encore tout autour de ses derniers gradins ; on est tenté de penser que ces escaliers sont les chemins par lesquels passent les ombes et qu'elles sortent parfois de leurs demeures pour assister à de funèbres représentations.

Pétra n'est pas seulement triste comme toute ruine, elle a la mélancolie d'une ville creusée pour des morts ; il n'y a de détruit ici que les habitations des vivants, le temps a respecté celles des âmes ; il a réalisé le vœu de ce peuple singulier qui tenait à la propriété des tombes plus qu'à celle des champs, car il savait qu'on ne fait que passer sur le sol où l'on travaille, mais il voulait que le domicile du mort fût sacré et inviolable, « à jamais ». Pauvres gens qui n'ont comme dernières prières que le murmure incessant du ruisseau sous les arbustes toujours renaissants ! Et qu'il m'a été doux de dire les psaumes pour les morts sur les gradins de ce théâtre, entouré de ces tombeaux !

Chateaubriand dit quelque part que si le calendrier lui avait refusé la lune, il l'aurait mise quand même dans son paysage. On n'en est plus si friand aujourd'hui, et j'ose à peine parler du charme infini que ses rayons répandaient sur la nécropole endormie.

*Lundi 26*

Nous avons eu le bonheur de célébrer la sainte Messe. Pétra a eu ses archevêques, et nous saluons de loin M<sup>gr</sup> Duval, délégué apostolique de Syrie, en la personne duquel le Saint-Siège a fait revivre ce titre illustre. Le coup d'œil d'hier au soir a un peu découragés. Nous n'avons que trois jours... et comment explorer cette plaine, ces vallées, faire, s'il se peut, l'ascension du mont Haroun, et surtout trouver l'inscription qui doit être bien cachée, puisqu'elle a échappé récemment aux plus minutieuses recherches ? Je dois avouer ici que cette chasse à l'inscription, poursuivie avec une âpreté sans égale, a nui au résultat de notre visite. D'ailleurs, pour corriger le plan de Laborde et pour explorer complètement Pétra, il faudrait au moins quinze jours. En trois jours on ne peut voir que les grandes lignes, et il serait peu sage de décrire des édifices dont on ne peut soumettre au lecteur le plan précis.

Disons seulement qu'on reconnaît bien vite deux sortes de tombeaux : les gréco-romains et les nabatéens. Au premier genre appartiennent le Khazneh, ed-Deir, le tombeau à l'urne, dont on peut voir les dessins dans le grand *in-folio* de Laborde, et naturellement aussi le tombeau de Florentinus, le seul qui contienne une inscription. Les héritiers de ce Romain lui ont élevé ce monument pour exécuter son testament et relèvent soigneusement les dignités qu'il a successivement revêtues. Triumvir de la monnaie, tribun des soldats à la première légion Minervia, questeur de la province d'Achaïe, Quintus Sextus Florentinus avait été de plus légat de la neuvième légion Hispanica, proconsul de la Narbonnaise et légat d'Auguste pour la province d'Arabie, probablement sous le règne d'Hadrien.

Dans le tombeau à l'urne, une inscription grecque a été peinte au minium. Au temps d'Irby et Mangles et de Robinson elle était sans doute mieux conservée, puisque ces voyageurs ont pu y lire que la grande salle avait été consacrée en église. Tout ce que nous avons pu déchiffrer :

ΕΠΙ ΤΟΥ ΟΙΚΩΤΑΤΟΥ.  
ΙΑΚΩΝΟC ΕΠΙCΚΟ.....  
ΜΟΥ ΘΥ Χ ΑΡΙCΤ.....  
ΑΕΟΝΤΙ.....  
ΠΑΡΟΝΤΟC.....

Cela nous donne du moins le nom de l'évêque Jason.

Si la transformation du tombeau en église s'était opérée sous l'empire des Byzantins, on ne se serait probablement pas contenté d'une inscription en peinture. On peut songer au temps où les chrétiens, ayant vu ruiner leurs églises dans le premier feu de la conquête, ont obtenu ensuite assez de liberté pour prendre possession de cette grande salle funéraire qui devait suffire amplement à leurs besoins sans exciter la susceptibilité des musulmans. Nous trouverons une autre preuve de leur persistance au ou. Mousa.

L'intérieur de ces tombeaux gréco-romains contient quelquefois de grands fours à sarcophages, d'autres fois de petites niches pour mettre les urnes qui contenaient les cendres. Ils n'offrent donc rien de particulier.

Les tombeaux que je nomme *nabatéens* sont d'un style plus uniforme. Le grès a été soigneusement layé de manière à former une façade unie haute de dix à quinze mètres. En taillant la pierre on a ménagé deux ou quatre colonnes, qui ne sortent qu'à moitié de la paroi rocheuse. Dans le milieu s'ouvre une porte à fronton triangulaire. Les chapiteaux sont assez frustes, ornés seulement de deux grandes feuilles massives qui ressemblent à une paire d'oreilles. Ils supportent une gorge égyptienne, surmontée elle-même de deux escaliers qui se regardent comme des créneaux assyriens et qui comptent cinq marches<sup>15</sup>. Quelquefois la gorge égyptienne est double et les créneaux sont multipliés comme un feston.

C'est exactement le type qui a été relevé par Euting<sup>16</sup> dans le recueil d'inscriptions nabatéennes que lui a fourni surtout Medâin Salih en Arabie. Il s'agit donc d'un style parfaitement caractérisé, quoique manquant d'originalité, puisqu'il unit la gorge égyptienne et le créneau assyrien au fronton grec. Malheureusement si presque tous les beaux tombeaux visités par Euting portent sur leurs façades une inscription nabatéenne, ceux de Pétra sont obstinément muets.

---

<sup>15</sup> Nous n'avons constaté que deux ou trois cas de six marches.

<sup>16</sup> [Julius Euting (1839-1913), orientaliste allemand.]

L'intérieur n'en dit pas davantage, au moins sur les parois. Quand on a franchi la porte, on entre dans une vaste salle. Le plus souvent – et c'est en cela que me paraît résider l'originalité intérieure du tombeau nabatéen –, au moins deux parois sur trois ont été évidées de manière à former comme une série de stalles, ou de *boxes* dont les parois montent jusqu'au plafond. Elles sont en général au nombre de cinq sur chaque côté. Cela ressemble à des auges qui seraient placées debout. Cependant, je ne crois pas que le corps y ait été déposé ; il reposait dans le sol, et, quelquefois même, en avant de cette caisse vide, comme pour être plus soigneusement dissimulé. Une dalle le recouvrait, puis une maçonnerie compacte achevait de le préserver. Strabon s'est donc laissé égarer par son préjugé lorsqu'il dit des Nabatéens : « Ils pensent que les morts ne valent pas mieux que des ordures, comme dit Héraclite : « *il faut jeter les morts encore plus que les ordures* », aussi ils ensevelissent les rois eux-mêmes au fumier<sup>17</sup>. » Pour un partisan de l'incinération, enterrer ses morts, c'est les jeter au fumier en les abandonnant à la corruption, et Strabon voit là une doctrine philosophique apparentée à la mauvaise humeur d'Héraclite. Tout proteste à Pétra des égards des Nabatéens pour leurs parents défunts.

Plusieurs de ces tombes n'ont pas été respectées des Bédouins, qui les ont brutalement et maladroitement souillées. Cet anonymat, qui pèse sur toutes d'une façon vraiment désespérante pour le chercheur moderne, était-il gardé jusqu'au bout ? Il est probable qu'il cessait à la pierre tombale qui recouvrait immédiatement le cadavre. Du moins une tombe récemment violée, dans un beau monument en face du théâtre, nous a livré un nom propre qui se rattache à l'histoire. On lit en effet, sur une dalle de 0 m 77 sur 0 m 44, en caractères nabatéens :

שְׁקִילַת אַח עֲנִישׁוּ  
בֶר נַבְמוּ מַלְכָּת

« Anichou, frère de Chouquailat reine des Nabatéens, fils de ... »

---

<sup>17</sup> XVI, 4, 26. M. Clermont-Ganneau a reconnu dans le fumier de Strabon κόπρος, une confusion avec le terme Kopráh, placé sur les tombeaux nabatéens avec le sens du monument funéraire.



Cette reine Chouquaïlat est probablement la femme de Malikon et la mère de Rabel, dernier roi des Nabatéens. Nous avons donc ici un tombeau daté, et de la dernière époque de l'indépendance. C'est un bel exemplaire de ce que j'ai nommé le style nabatéen, par opposition aux monuments gréco-romains que j'attribue à l'époque suivante.

Il faut donc renoncer à interroger des frontispices qui demeureront éternellement muets ; il y aurait lieu de démolir la maçonnerie, qui dans bien des endroits doit recouvrir de semblables dalles, et l'on pourrait lire le nom du mort comme dans nos cimetières.

Si l'on ajoute quelques graffites nabatéens ou grecs – deux ou trois –, difficiles à lire et sans importance (simples noms de visiteurs), j'aurai résumé en quelques lignes le résultat d'une journée fatigante et décevante. Notre guide, un certain Khalil, nous faisait toujours espérer l'inscription tant désirée, et nous venions aboutir de rocher en rocher, d'escalier en esplanade, à quelque tombeau plus soigné, les ciselures et surtout les statues remplaçant les écritures. Le nom d'*Oum-Amdàn* donné par le capitaine Frazer n'était connu de personne.

En rentrant au camp, nous trouvons un pauvre homme, les yeux hagards, qui serrait machinalement contre sa poitrine un drapeau rouge et vert. C'est le gardien de la mosquée qui couronne le *Djébel Haroun*. N'est-ce pas pour nous inviter à la visiter que le bonhomme est descendu ? Sans doute l'espoir d'un bakchiche... Il ne dit ni oui ni non, pendant que nous le régalons de notre mieux. C'est un Égyptien. Pendant son sommeil, le néby (prophète) Haroun lui est apparu, lui ordonnant de venir garder son sépulcre : il a obéi, mais il est pauvre, n'ayant rien là-haut pour vivre. « Eh ! mon vieux, tu

auras une bonne étrenne si tu nous laisses monter. » Les soldats ont déclaré au sortir de Kérak que sans un firman du Sultan en personne, et encore... ! nous ne monterions pas au Néby, le lieu le plus vénéré de l'islam après la Mecque : car, disent-ils, Haroun est aussi élevé au-dessus de Moïse que ce dernier surpasse les autres hommes. Mais depuis, nos relations sont devenues cordiales et ils semblent disposés à fermer les yeux sur nos tentatives. Donc, à demain matin.

*Mardi 27*

Le Néby Haroun est à deux heures de Pétra. Personne ne peut trouver mauvais que nous allions le voir de loin ; aussi se met-on en route de très bonne heure, les deux soldats en flanc, le vieux gardien de la mosquée en tête, comme pour indiquer le chemin, qui va en général au S. S. O. en passant par la ruine marquée comme église dans le plan de Laborde. Après trois quarts d'heure nous mettons pied à terre sur une petite colline, en face du djébel Haroun, dont les rampes parfois très escarpées s'élèvent jusqu'au sommet rocheux qui sert de piédestal à la mosquée carrée, surmontée d'une coupole.

Près de l'endroit où nous sommes, de nombreux tas de pierres marquent l'endroit où les Bédouins viennent accomplir leurs vœux au grand prophète en lui immolant des brebis. Après un coup d'œil sur le chemin possible, nous prétextons une promenade à pied, laissant les chevaux à la garde de nos hommes et nous gravissons allègrement les premières pentes.



Nous voici au pied même de la montagne ; après une heure d'ascension un peu chaude nous toucherons au but : personne ne se montre à l'horizon, nous serons revenus avant d'avoir été découverts. Mais à ce moment critique, notre Santon de la mosquée que nous croyons apprivoisé s'aperçoit que notre tentative est sérieuse et pousse des cris perçants. Il se précipite à notre suite, remplissant la vallée de ses clameurs auxquelles font écho d'autres cris. En dix minutes, ce désert se peuple, des hommes et des femmes surgissent de tous les trous. On crie, on insulte, on blasphème, on nous somme de retourner, déjà les pierres roulent. Le danger n'était pas sérieux, et on aurait pu quand même tenter l'escalade. Mais il aurait fallu se colleter avec ces gens et peut-être tirer quelques coups de revolver... en l'air, toutes choses qui ne conviennent guère à des prêtres en tournée biblique. Il fallut donc accepter l'humiliation de battre en retraite ; pour toute punition, le vieux traître fut inexorablement éloigné de la marmite.

L'après-midi est consacrée aux ruines de la ville romaine. Il en reste peu de choses, et ce peu a été bien reproduit par Laborde. Cependant je ne sais s'il est tombé juste quant à la désignation de monuments. L'enceinte qui domine la ville au sud du ruisseau où une colonne est restée debout est nommée par les Arabes *zibb Firaoun*. Laborde en fait une église. Cependant la disposition générale serait plutôt celle d'un temple. La grande construction massive qui est encore debout sur le bord du ruisseau est désignée comme un temple. Je me demande si ce n'est pas la curie, précédée d'une basilique ; le forum devait se trouver là, et l'arc triomphal en formait probablement l'entrée. Une galerie en loggia courait sur la rive méridionale de la rivière ; elle devait être couverte d'un portique. Des égouts, des bains, des maisons fourniraient une matière intéressante à des fouilles systématiques. Comme indice du culte chrétien nous n'avons remarqué qu'une petite église bien orientée, sur la rive septentrionale du ruisseau. Pétra devait être déjà bien réduite lors du triomphe du christianisme.

Quelques-uns s'acharnent encore à la recherche de l'inscription. Mais non, c'est un mythe ou plutôt un malentendu. Les centaines de tombeaux que nous avons visités n'offrent rien de semblable. Il y a un parti pris de mutisme sur ces façades.

Être si avare d'écriture quand on manie si bien le ciseau ! Il faut en prendre son parti, et puisque c'est une affaire désespérée, recommandons-la à saint Jude dont c'est demain la fête.

*Mercredi 28*

On monte à ed-Deir. Les soldats nous promettent cette course comme dédommagement du Néby. Le monument est bien plus beau et la vue sera tout aussi étendue. On part en suivant le ruisseau, puis on prend droit au nord en montant toujours un escalier taillé dans le rocher. Jamais Pétra ne nous avait paru plus grandiose. Cet immense escalier, aux marches naturellement très inégales, a aussi ses paliers. Le principal devait être comme un sanctuaire où s'arrêtaient les visiteurs des morts, car des niches sont creusées dans la paroi, probablement pour recevoir des statues. Dans toutes les anfractuosités on aperçoit des façades nabatéennes ; çà et là une échappée de lumière sur la ville ou sur les vallées étroites et abruptes. On est presque au sommet ; les rochers se détachent en arêtes vives sur le ciel et voici que l'un d'eux a la forme d'une urne : c'est le gigantesque tombeau que les Arabes nomment ed-Deir (le couvent) ;



si l'impression est moins profonde qu'au Khazneh, c'est que la surprise est moins vive et la couleur plus terne. Ici le grès est gris ou jaunâtre. Ce tombeau doit être de l'époque romaine, mais pourquoi les Romains, à l'exception du bon Sextus Florentinus, n'ont-ils pas raconté leur *cursus honorum* ? Évidemment ed-Deir est plus beau que la mosquée, mais la vue nous est complètement barrée du côté du sud par le Néby Haroun, ce qui renouvelle nos douleurs. Contentons-nous de voir, dans l'abîme qui s'ouvre sous nos pieds, le ruisseau du ouady Mousa, qui se précipite en cascades avant de se perdre dans le sable, l'Araba et la péninsule du Sināï comme une carte en relief : au sud le ou. Djérafeh que j'ai parcouru en venant de l'Akaba, puis les taches blanches du Mleheh et le Qourayeh où les eaux de pluie nous ont arrêtés le printemps dernier. Le Dj. Maqra nous cache Aïn Kedeis, située derrière ses pentes à l'ouest, mais on voit l'emplacement de Aïn Oueibé, tache noire au-dessous d'une ligne blanche, qui depuis

Robinson dispute à Aïn Kedeis l'honneur d'être la Cadès des Hébreux, et qui est incontestablement plus en rapport avec le Dj. Haroun. Mais le Dj. Haroun est-il vraiment le mont Hor ?

En descendant de ed-Deir, nous sommes touchés de voir gravé sur la fine pointe d'un rocher qui paraît inaccessible IC XP NK, *Jésus-Christ est vainqueur*. On cherche le sentier qui peut mener là-haut, et bientôt on arrive à un petit ermitage creusé dans le rocher. Dans le fond, une niche orientée, une pierre sur deux montants servant d'autel, quelques inscriptions en arabe qui recommandent de prier pour un pécheur : tout cela ne laisse aucun doute. Il n'y a donc pas longtemps, quelques siècles à peine, que le ou. Mousa contenait encore des chrétiens. Ils ne sont plus, mais avant de succomber, ils ont jeté sur le rocher le cri du triomphe ; il est là sur la pierre, assez haut pour que personne n'ait tenté d'aller l'effacer, et il attend l'avenir.

Ed-Deir avait été une nouvelle déception pour les épigraphistes. Nous devons prendre à Pétra notre dernier repas et franchir le Sik avant la nuit. Toutes les espérances se portaient maintenant sur ces premiers tombeaux que nous avions négligés en venant. Cependant, il reste une heure ; pendant que nous rentrons lentement, jouissant du charme des derniers instants dans ce site incomparable, le P. Hugues Vincent s'éloigne avec Khalil, il tente un dernier effort. À midi et quart il revient triomphant, l'inscription est découverte. Elle s'étalait au soleil, sur une longueur de près de quatre mètres, avec des lettres de vingt-cinq centimètres de haut, sur la façade d'un tombeau. – Mais où est-elle ? – Dans une vallée parallèle à celle qu'on suit pour aller à ed-Deir, en dehors de la grande enceinte de la ville, et c'est pourquoi elle échappe aux regards. Khalil est demeuré stupéfait en la voyant ; il a attribué à Dieu l'imprévu de cette découverte. Cependant il sait le nom de la vallée, ou. *Hicheh* (vallée du bois), ce qui est un nom assez commun, et il désigne le groupe de tombeaux comme *Kharbel Et-Turkman*.

Il ne pouvait plus être question de partir. On se rend en dix minutes à l'arc de triomphe, en dix autres minutes, droit au nord, au lieu marqué. Ce tombeau est de pur style nabatéen : quatre colonnes, une gorge égyptienne, des créneaux. Par une exception assez rare, sa façade est crevée à la hauteur de la salle funéraire, haute d'environ cinq mètres. De là au bas des lettres, il y a encore plus d'un mètre (six mètres trente-cinq depuis le sol). Après la grande salle, aux parois complètement lisses et qui mesure dix mètres sur dix mètres, s'ouvre une salle plus petite (huit mètres sur huit mètres) qui contient dans ses parois seulement deux *arcosolia*, plus longs que hauts ; l'un est dans la paroi de l'ouest, l'autre dans celle du nord. La façade regarde l'est. Il n'y a pas de ces grands caissons dont j'ai parlé, ni de trace de tombeaux creusés dans le sol, mais ils peuvent exister. Par-devant le

tombeau, le rocher est taillé de manière à former comme un grand atrium. Là non plus il n'y a ni tombes, ni portiques. C'est tout ce qu'un examen sommaire a permis de constater.

Il fallait estamper l'inscription, mais comment ? Descendre par en haut avec des cordes, il n'y fallait pas songer, la paroi s'élevait à plus de cent mètres. Heureusement, le matin, même, nous avons aperçu quelques madriers sur la route de ed-Deir. Les lier avec les cordes de nos tentes, y mettre des barreaux, ne fut pas l'affaire d'un instant, mais enfin après deux heures de travail, on avait une échelle assez résistante, et l'estampage commença. Il fallut y mettre cinq heures et y employer trente-quatre feuilles de papier. Mais cette fatigue fut légère puisque nous avons la satisfaction de donner à l'Institut de France copie, photographie et estampage de ce joli morceau d'écriture qui figurera si bien dans le *Corpus* des inscriptions sémitiques. Aussi le jeudi 29 octobre, nous quitions Pétra en rendant grâce à Dieu, et après avoir passé par Chobak, le col de Goueir, le Djebel Ousdoun, Sebbeh et Aïn-Djidy, nous étions le 4 novembre à Jérusalem.

*Jérusalem.*

[www.mj-lagrange.org](http://www.mj-lagrange.org)